Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1928)

Artikel: Études sur la théologie contemporaine : une dogmatique improvisée la "Glaubenslehre" du professeur Martin Rade

Autor: Grin, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380144

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ETUDES SUR LA THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

UNE DOGMATIQUE IMPROVISÉE
LA « GLAUBENSLEHRE » DU PROFESSEUR MARTIN RADE

Martin RADE, *Glaubenslehre.* I : *Von Gott.* XII, 182 p. 1924. — II. *Christus.* VIII, 180 p. 1926. — III : *Vom Geist.* VIII, 305 p. 1927. — Bücherei der Christlichen Welt. Gotha, Leopold Klotz.

Les mots dogmatique et improvisation, nous ne sommes guère habitués à les rencontrer accolés l'un à l'autre. Qui dit dogmatique, dit en général, œuvre de longue haleine. Mais toute règle souffre des exceptions. Et la façon dont l'ouvrage de M. Rade a vu le jour n'est pas le moindre mérite de cette *Glaubenslehre* en trois tomes.

Le 18 avril 1923, le professeur Faber, qui devait donner à Marbourg le cours de dogmatique durant le semestre d'été, vient annoncer au doyen de la Faculté de théologie qu'il est appelé à Tubingue, et qu'il doit s'y rendre sans retard. Embarras cruel du vénérable doyen, M. Rade. Que faire ? Pourvoir au remplacement du démissionnaire ? Impossible, les leçons commencent quelques jours plus tard. Laisser tomber le cours de dogmatique pour l'été ? Il n'y fallait pas songer, c'eût été découronner l'enseignement de la Faculté. Le vaillant rédacteur de la *Christliche Welt* prit alors le parti le plus simple mais le plus héroïque aussi, il se décida à donner lui-même le cours en question. Quand on professe, comme lui, depuis quarante-six semestres, et qu'on a abordé devant des étudiants environ vingt-cinq sujets différents de théologie historique et systématique, on est à même de bâtir rapidedement une dogmatique. Ainsi fut fait. En six semaines, l'œuvre tout entière avait vu le jour. Et M. Rade éprouva tant de joie à cet enseignement qu'il se décida à publier son cours.

Pour notre part, nous lui en avons une réelle gratitude. Cette dogmatique ne ressemble pas à celles que nous connaissons. Elle s'adresse non point au seul théologien, mais aussi au laïque cultivé. L'auteur le

dit expressément (1) : il souhaite trouver des lecteurs parmi les étudiants, les pasteurs, les instituteurs, et parmi tous ceux, hommes et femmes, qui désirent approfondir leur piété. Aussi a-t-il eu soin de traduire toutes les citations latines, et de transcrire les mots grecs en caractères latins.

Si, de la forme, nous passons au fond, le titre des chapitres et des paragraphes nous fera toucher du doigt, lui aussi, ce désir très net de vulgarisation, qui caractérise l'ouvrage tout entier. Voici par exemple les grandes divisions du tome deuxième, consacré à la christologie : 1. Le Christ de la dogmatique. 2. Le Jésus historique. 3. L'idée du Christ. 4. Je crois en Jésus-Christ, mon Sauveur. 5. Jésus-Christ, le Maître de la communauté. — Quand on lit ces titres, un mot vous vient d'emblée sur les lèvres : catéchisme supérieur. Assurément c'est dire trop peu. Pourtant il y a bien quelque chose de cela dans cet ouvrage. Sous notre plume, du reste, pareille qualification n'a rien de péjoratif. Nous sommes tellement convaincu, au contraire, que cette dogmatique d'un genre particulier vient à son heure et comble une lacune, que nous en saluons l'apparition avec beaucoup de joie.

Nous ne pouvons songer à faire ici, en quelques pages, un résumé de l'œuvre de M. Rade. Nous nous condamnerions à une énumération très sèche, ne donnant pas une idée juste d'un livre très vivant. Nous nous bornerons donc à signaler brièvement les points particulièrement intéressants.

Avant de « *rapere in medias res* », l'auteur tient à préciser quelques questions essentielles, entre autres la question de l'autorité. Il a, à ce propos, des remarques fort justes sur le rôle et l'importance de la tradition pour le chrétien protestant. Le christianisme, il ne faut pas l'oublier, est une religion historique. Ce qui ne veut point dire que nous soyons pour jamais enchaînés au passé. Mais bien que, malgré nous, l'histoire nous enveloppe, et que, si le christianisme est un ferment de vie toujours actuel, toujours nouveau, il est aussi, pour une très large part, « souvenir ». Réflexions salutaires en face d'un individualisme souvent effréné.

I. *Théologie.* Cette préoccupation nettement sociale domine toute la dogmatique de M. Rade. « Nous avons Dieu, nous possédons Dieu », telle est, pour lui, la première affirmation de la foi chrétienne. Non pas : *je*, mais : *nous*. Car individualisme égoïste et christianisme sont choses incompatibles. La solidarité humaine n'est pas un simple mot ; elle est une sublime réalité. Dès que nous avons Dieu, la notion du prochain nous est donnée. Car Dieu ne se révèle à nous que pour être cru et aimé dans le prochain. A cet égard, les déclarations de Jésus sont catégo-

(1) T. III. Préface.

riques (Matthieu XXV : 40, Marc XII : 28 ss). Et voilà pourquoi la notion d'Eglise est comprise, elle aussi, dans l'idée de Dieu. L'Eglise, c'est la patrie spirituelle des croyants, qui ne sauraient vivre isolés ; c'est la communion des saints ; une pensée de Dieu réalisée sur la terre.

Pour tout cela, l'individu n'est pas sacrifié. Il n'est pas noyé dans la communauté. Mais la communauté comme telle, et l'individu comme tel doivent avoir un rapport personnel avec Dieu. Ce sont là les deux faces — inséparables — de la vérité religieuse.

Qu'est-ce que Dieu ? Longtemps, on a cherché à le définir, à le « prouver » au moyen de formules intellectuelles. Erreur. Ce sont là tentatives suggérées par le diable. Quelle joie pour notre orgueil si nous arrivions à trouver Dieu par notre propre sagesse ! (I, 91) Reconnaissons-le, nous n'avons aucun intérêt quelconque à posséder une définition de Dieu, au sens scolastique du terme. Aucune théologie ne vit de concepts, mais bien de convictions intimes. Jésus ne nous a jamais donné de définition de Dieu : la fidélité, la paternité, l'amour divins, sont des notions toutes morales, et non point des définitions, au sens propre du mot. Non, ce que nous savons de Dieu, ce n'est pas grâce au labeur de notre intelligence ; mais par la révélation, qui s'adresse à notre cœur. Que nous importerait l'existence d'un Dieu que nous ne connaîtrions pas ? On parle d'un Dieu caché (*Deus absconditus* de Luther) : il s'agit simplement d'un Dieu qui n'est pas entièrement connu — et qui ne peut pas l'être entièrement par les humains.

Ce Dieu se révèle à nous de quatre manières : en nous jugeant ; en nous justifiant ; en nous réconciliant ; en nous sanctifiant.

A propos du jugement divin, M. Rade a des observations très judicieuses. Jugement tout intérieur, dit-il, par lequel Dieu nous fait sentir que le péché qui règne dans le monde est notre péché. Jugement qui nous révèle aussi la colère divine. Beaucoup n'y croient pas, à cette colère. Mais, en défendant à Dieu de se fâcher, ils font Dieu plus petit que ses créatures. La colère de Dieu, elle est la preuve de sa haine implacable pour le mal, comme aussi la preuve de son désir de combattre ce mal dans nos âmes. Jamais Dieu n'est plus près de nous que quand il se fâche contre nous. Pour le pécheur, la colère de Dieu est le signe le plus éclatant de son amour (I, 120).

Et cet amour, aussi, nous fait comprendre l'œuvre de réconciliation accomplie par le Père céleste. Pour les anciens, c'était l'homme qui avait besoin d'être réconcilié avec Dieu. Pour nous, modernes, c'est Dieu — parce qu'Il est amour — qui éprouve le besoin de rétablir le contact entre lui et les hommes. Plus question de satisfaction ; plus question de compensation : Dieu, par son essence même est amour.

II. *Christologie.* Ne pourrions-nous pas nous arrêter là ? Une dogmatique a-t-elle besoin d'un autre que de Dieu ? M. Rade se refuse à entrer dans ces vues. Sa dogmatique est une œuvre d'équilibre. Nous

l'avons vu tout à l'heure maintenir la balance égale entre les droits de l'individu et ceux de la communauté. Nous le voyons maintenant, et tout au cours du second volume, faire la place qui leur revient et au Père, et à Celui qui conduit à Lui, le Christ. Dans la vieille théorie du Logos, Dieu disparaissait presque derrière son Oint. Aujourd'hui, au contraire, beaucoup de « chrétiens » adorent Dieu, et méconnaissent Jésus (II, 270 et 183). Chacun de ces extrêmes est une erreur, un appauvrissement de la vérité chrétienne.

Fidèle à sa méthode — celle de la preuve interne —, M. Rade examine l'œuvre accomplie par Jésus, afin de conclure, de là, à la valeur de sa personne. Or Jésus a fait deux grandes choses : il nous a révélé Dieu ; il nous a révélé l'homme.

Par nature, l'homme ne connaît pas Dieu. Il le pressent, il le désire. Mais rien de plus. Assurément, avant la venue du Christ, Dieu n'est pas demeuré entièrement voilé : il a parlé aux humains par l'intermédiaire de la nature ; il a fait part à tel d'entre eux de son Esprit. Mais tout cela n'est rien en comparaison de la révélation unique apportée par le Nazaréen. Lui, il nous a donné un Dieu que personne, à part nous, ne possède : « le bon Dieu » (II, 278). D'autres religions connaissent le Dieu tout-puissant, ou encore, comme l'ancien Israël, le Dieu très-saint. Nous, chrétiens, nous avons mieux que tout cela : un Dieu qui est amour, bonté, et grâce. — D'aucuns, à l'heure actuelle, s'efforcent de nous présenter un Christ passionné, emporté. N'est-ce pas ce Christ-là, le vrai Jésus, qui a chassé les vendeurs du temple ? (II, 281). Qu'il y ait dans cette tendance, une protestation justifiée contre la tendance contraire, qui fait du prophète galiléen un personnage doucereux, M. Rade ne le conteste pas. Il n'en reste pas moins que si nous n'avions que ce Jésus-là, il ne nous aurait fait dépasser en rien le niveau religieux de l'Ancien Testament.

Jésus nous a révélé l'homme, aussi, en nous donnant une juste idée de l'humanité. Il nous a montré que nous sommes malades. Incontestablement, le péché, et le pardon étaient déjà des réalités pour la religion d'Israël. Mais ces deux réalités ne constituaient pas la base même du judaïsme, comme elles le sont pour la religion de Jésus. Le Christ ne nous a pas révélé le Dieu terrible, le « *mysterium tremendum et numinosum* ». Les religions d'alors en étaient pleines. C'est bien plutôt le « *mysterium fascinosum* » (1) qu'il a mis en lumière : le Dieu qui attire, qui gagne les cœurs par son amour ; le Dieu devant qui nous nous sentons des pécheurs, mais qui a une guérison prête pour tous (II, 285).

Notre inimitié contre Dieu, Jésus ne l'a pas signalée en termes méta-

(1) On sait que M. Rade enseigne aux côtés de M. Rudolf Otto, à Marbourg. Il est intéressant de voir notre auteur chercher un terrain d'entente avec son collègue, tout en précisant nettement sa pensée à lui.

physiques. Dans ses enseignements, l'histoire de la chute ne joue aucun rôle. Pour expliquer ces choses sublimes, il raconte des histoires tout à fait simples : le pharisien et le péager, les ouvriers de la onzième heure, l'enfant prodigue. Et toujours — c'est là la supériorité très grande du christianisme —, morale et religion marchent de pair : Dieu et le prochain.

Est-ce là toute l'œuvre du Christ ? Non : les paroles, les enseignements ne suffisent pas. Il faut encore des actes. Aussi Jésus meurt pour nous délivrer de nos esclavages. Par cette mort, il apporte la paix à beaucoup. Car la croix du Christ est comme un jugement. Au pied de la croix, l'homme se sent coupable, et la honte le saisit. Il sent la bonté de Dieu. Il se sent solidaire des autres hommes. Dès lors, le seul moyen de remercier Dieu, c'est, pour l'homme, de continuer l'œuvre que le Christ a commencée : pardonner, par amour, comme Jésus a pardonné. Ainsi la croix, véritable folie pour l'incrédule, devient pour le croyant la preuve décisive de l'amour divin, qui « brise l'aiguillon du péché » (II, 307).

Et maintenant, qui était le Christ ? Un rabbi supérieur à tous les autres ? Un prophète ? La Parole faite chair ? Le Fils de l'Homme ? Le Fils de Dieu ? Le Seigneur ? Dans chacun de ces termes, nous ne pouvons voir que des comparaisons, des paraboles. Ils sont tous justes dans la mesure où ils expriment cette vérité insurpassable : Jésus est pour nous l'image visible de Dieu.

III. *Pneumatologie.* A notre sens, le tome troisième constitue la partie la plus originale de l'œuvre du professeur de Marbourg. A l'heure qu'il est, dit M. Rade, le Saint Esprit joue un petit rôle dans nos dogmatiques chrétiennes. Herrmann, Kaftan, Wendt lui consacrent bien peu de place. Reinhold Seeberg, dans son œuvre de plus de douze cents pages, ne lui accorde pas même l'honneur d'un chapitre particulier. Sans hésiter, et avec beaucoup de courage, notre auteur s'engage sur une voie nouvelle : la troisième partie de sa *Glaubenslehre* : « Vom Geist » est presque aussi forte, à elle seule, que les tomes premier et second réunis.

Nous tenons à transcrire ici les titres des différents chapitres. Ils sont en effet très suggestifs :

1. Le Saint Esprit dans le dogme et dans la Bible. 2. Le Saint Esprit, initiateur de la foi. 3. Le Saint Esprit, porteur de la parole, et créateur de la Bible. 4. Le Saint Esprit, fondateur et soutien de la communauté. 5. Le Saint Esprit, porteur de la prière chrétienne. 6. Le Saint Esprit, révélateur et juge du péché. 7. Le Saint Esprit, créateur de justice. 8. Le Saint Esprit, auteur d'une nouvelle vision du monde. 9. L'Esprit d'espérance.

On le voit, il y a dans ce volume une très grande richesse. Il nous est impossible de tout mentionner. Nous glanerons quelques épis dans

ce vaste champ. Et d'abord, une définition de la religion. En général, on la trouve au début de la dogmatique. M. Rade, conformément à son plan, nous la donne dans sa dernière partie. La religion, nous dit-il, c'est un irrationnel, un miracle ; un : « Je ne puis autrement », parce que poussé par un certain esprit, — le Saint Esprit. D'aucuns ont défini Dieu : Celui qui est entièrement autre *(das*, ou *der ganz Andere)*. M. Rade admet cette définition. Dieu, c'est bien celui au contact duquel, au contact de l'Esprit duquel nous devenons, nous aussi, tout à fait *autres*. La présence de cet esprit en nous, tel est le début de la foi. Quand ce début est là, le fondement de la religion est trouvé. Car l'expérience a le pas sur toute connaissance : la base de la religion, c'est la rencontre avec l'Esprit (III, 50 et 51).

Cet Esprit, c'est celui qui vit dans la Parole écrite de la Bible. Croire à la Bible, c'est affaire de foi. Cela implique un élément personnel : c'est croire au Dieu qui l'a inspirée, et qui, aujourd'hui encore, parle par elle. Croire à la Bible, c'est laisser une « puissance », un Esprit s'emparer de nous... Cela revient-il, alors, à mettre de côté la critique moderne ? En aucune façon. Agir ainsi serait mutiler la personnalité humaine ; car la critique biblique est une fonction de notre entendement humain, fonction aussi légitime que les autres. Nos réformateurs, déjà, l'ont pratiquée : Luther a choisi dans la Bible. Aujourd'hui la critique est pour le savant une œuvre de loyauté : elle montre la tradition biblique sous son vrai jour. Mais il faut prendre cette critique pour ce qu'elle veut et doit être : une science humaine, donc quelque chose de faillible. Elle peut nous éclairer, elle ne doit pas nous dominer. Judicieusement appliquée, la critique laisse intacte la vérité religieuse exprimée par tel récit, dont elle vient peut-être de démontrer l'inauthenticité historique. La critique moderne nous a rendu un service immense : elle nous a libérés de l'esclavage de la lettre. N'allons pas, sous prétexte de respect mal placé, retomber sous l'esclavage de la science. Il serait pire que le premier (III, 53 à 98).

Le chapitre intitulé : « Le Saint Esprit porteur de la prière chrétienne » nous a paru bien beau, parce que bien vrai. M. Rade, au nom de la solidarité déjà signalée, y insiste sur ce fait : si la prière est chose tout intime, conversation du cœur avec Dieu, elle n'est pourtant pas uniquement ni avant tout affaire de l'individu isolé. L'enfant qui naît dans la chrétienté est porté par un flot de prières: celles de l'Eglise de tous les siècles. En ce sens-là, le dogmaticien est fondé à dire que la prière de l'Eglise précède la prière individuelle, et que c'est par la première d'abord, que nous apprenons à prier (III, 137 ss).

Qu'en est-il de l'exaucement ? Religieusement parlant, la question est simple : Pour qui admet que Dieu entend, la prière est déjà exaucée, du simple fait qu'elle est « reçue ». Le problème religieux est donc résolu. Dieu a entendu, cette certitude doit nous suffire. Savoir ce

qu'il fait de nos requêtes, cela ne nous concerne pas. C'est son affaire, à Lui. N'est-ce pas pour cela qu'il est le Père ? (III, 150)

Métaphysiquement, par contre, le problème de l'exaucement subsiste en entier. Le Tout Puissant peut-il vraiment prendre garde aux désirs de ses créatures, de toutes ses créatures ? La volonté divine — cause première et souveraine — n'est-elle pas le rocher contre lequel viennent se briser les vagues de la prière humaine ? Surtout quand on admet la prédestination ? Il y a là des questions fort complexes. Mais le Saint Esprit nous fixe une règle de conduite. S'il y a conflit entre notre idée de Dieu et notre conception de la prière, et que ce conflit nous enlève le courage de prier, alors, sans hésiter, il nous faut transformer notre notion de Dieu. Car le Dieu d'amour veut que nous puissions nous adresser à Lui.

Disons un mot, encore, de la question du miracle. De miracles, on ne saurait le contester, la Bible est pleine. Les anciens trouvaient cela tout naturel : ils vivaient dans le merveilleux. Aussi les miracles du christianisme ne les choquaient-ils en rien. L'ancienne théologie disait : il a fallu des miracles autrefois ; mais actuellement, ils ne sont plus nécessaires. Ce point de vue ne peut plus être le nôtre. Nous reconnaissons aujourd'hui entre tous les miracles une parenté indéniable. Cela enlève aux miracles bibliques leur antique auréole. Mais cela nous ouvre les yeux sur les miracles actuels. Pour nous, le miracle ne saurait plus être une intervention de Dieu contraire aux lois de la nature. Mais bien une expérience religieuse qui nous fait sentir la présence de Dieu (III, 236).

Enfin, M. Rade, avec beaucoup de raison, à notre sens, relève le rôle immense de l'imagination dans la vie religieuse (III, 250 ss). Jusqu'alors les dogmaticiens ont passé ce point sous silence. Et c'est dommage.

Il y aurait encore maint détail intéressant à noter. Mais il est impossible de tout signaler. Il faut conclure.

Nous avouons notre embarras. Si nous étions en présence d'une dogmatique ordinaire, nous voulons dire : s'adressant aux seuls théologiens, nous aurions maintes réserves à formuler. Mais, nous l'avons vu, l'ouvrage de M. Rade est une œuvre de vulgarisation, au sens le plus élevé du terme. Il serait très injuste de ne pas la juger comme telle. Evidemment il est bien des problèmes dans lesquels un livre destiné au grand public ne peut pas entrer.

Pourtant, il est des remarques qui s'imposent. En ce qui concerne la tradition d'abord, nous regrettons que M. Rade ne soit pas plus explicite encore. Quel rôle exact lui attribue-t-il dans le protestantisme contemporain ? Quelle attitude le fidèle doit-il adopter en face d'elle ? Il y a là une question brûlante, et qui eût mérité quelque éclaircissement de plus. Respect, mais liberté, pourtant, à l'égard du passé, telle

nous paraît être la seule formule acceptable pour les fils spirituels de Luther et de Calvin.

Tout en tenant compte de la nature particulière de cette dogmatique, nous regrettons le rôle décidément minime qu'elle fait jouer à la raison. Pourtant, la raison est un don de Dieu, comme le sentiment et comme la conscience morale. Nous ne regrettons pas de voir M. Rade abandonner les définitions toutes verbales de la scolastique réformée. Comme lui, nous renonçons sans peine aux fameuses « preuves » de l'existence de Dieu. Dieu sensible au cœur, telle est bien, croyons-nous, la base de toute apologétique chrétienne. Mais la métaphysique, ce besoin permanent de l'esprit humain, nous paraît avoir une place bien petite dans cette dogmatique. Si la raison humaine est impuissante à saisir Dieu dans son essence, elle peut, pourtant, à sa manière le pressentir, le définir et l'adorer. Assurément, les enseignements du Christ n'ont aucune couleur métaphysique. Mais le christianisme d'aujourd'hui est bon gré mal gré héritier de tout un passé, et d'un passé lourd de pensée. Il y aurait danger à l'oublier.

En ce qui concerne l'œuvre du Christ, nous ne ferons qu'une réserve. Nous admirons beaucoup l'analyse psychologique à laquelle M. Rade se livre quand il cherche à pénétrer les sentiments du chrétien en face de la croix. La croix nous fait honte, dit-il ; la croix nous révèle la bonté du Père ; elle nous fait sentir notre humaine solidarité. Est-ce là tout ? N'y a-t-il pas davantage encore ? La croix de Jésus ne possède-t-elle pas une valeur en elle-même ? Nous posons la question, en regrettant que M. Rade ne l'ait pas poussée plus à fond.

Enfin, l'exaucement de la prière. Nous souscrivons entièrement à tout ce que dit notre auteur à propos du problème religieux. Le chrétien prie avec confiance, puis il attend, avec patience, et confiance encore : Dieu, le Père, sait mieux que nous... Mais la question métaphysique reste ouverte. M. Rade l'aborde à peine. Et pourtant elle tourmente bien des esprits. Curiosité malsaine ? Nous ne le pensons pas. Problème important, douloureux même, qui vaut d'être examiné avec attention. Qu'un Dieu tout puissant exauce les prières, rien de plus naturel. Mais qu'il ne les exauce pas, qu'Il ne puisse pas les exaucer... ? La notion de l'immutabilité divine — dont M. Rade fait bon marché —, équivalent métaphysique de la notion morale de fidélité, jette beaucoup de lumière sur ce point, à notre sens. Elle seule permet de comprendre pourquoi un Dieu d'amour, donc fidèle à lui-même, ne peut pas toujours, ne doit pas toujours — fût-ce par amour — exaucer ses enfants. Les bornes à la toute puissance divine, elles ne proviennent pas du fait que Dieu, cause première, est lié par des lois dont il est lui-même l'auteur. Elles ne peuvent provenir que du fait qu'Il est amour. Car rien au monde ne saurait être plus puissant que l'amour.

EDMOND GRIN.